

que demeure M. Ratisbonne dont tu connais aussi bien que moi la conversion miraculeuse. Que j'ai été malheureux ! je n'ai pu le voir. Mon cœur en a saigné douloureusement. C'est un sacrifice que Dieu exigeait de moi ; bon gré, mal gré, il m'a fallu le faire. — Paris, oui, Paris, j'y suis et cela depuis plusieurs jours. — Londres est bien beau, la richesse y est partout affichée ; il semble que pas ville lui puisse être semblable ; mais que cette pensée est bien vite effacée de l'esprit quand une fois on a connu Paris ! De prime abord, cette dernière ville semble inférieure à Londres ; en y entrant on est tenté de croire que ce n'est qu'un immense groupe de maisons mal bâties, mal propres ! mais que l'étranger entre vers le centre, qu'il parcourt les bords de la Seine, qu'il visite les Tuileries, la Place de la Concorde, les Champs Elysées, qu'il pénètre dans les musées où git la science avec tout son entourage, qu'il examine ces bibliothèques où reposent des milliers et des millions de volumes, manuscrits, et force lui sera de confesser que Londres s'éclipse devant Paris. Déjà nous avons visité bien des monuments ; depuis 5 jours, nous sommes du matin au soir dans les rues, dans les jardins publics et dans les musées, et cependant nous ne faisons que commencer à voir et à connaître la ville. Nous arrivons d'une excursion faite à Fontainebleau, distant de 13 lieues de Paris. Que de merveilles à contempler dans ce palais ! la magnificence royale s'y déploie dans tout son lustre. Henry IV, Louis IX ou St. Louis, Louis XIV, Louis XV et beaucoup d'autres rois se sont étudiés à y ajouter toutes sortes d'embellissements. C'est un séjour de fées. Bonaparte y a fait sa demeure !, c'est dans la cour appelée Cour du Cheval Blanc qu'il y fit ses adieux à la garde nationale pour aller s'emprisonner dans l'île d'Elbe. L'intérieur des appartements est immensément riche ; l'or y est versé à pleines mains ; c'est là que Napoléon a tenu en captivité Pie VII pendant 18 mois. On comprend que cette circonstance est bien propre à augmenter l'intérêt qu'on éprouve à parcourir des édifices où l'art semble rivaliser avec la nature pour la création de beautés dont l'aspect ravit, transporte. Oui, j'ai vu le local où Pie VII couchait, la chambre où il disait la sainte messe, et l'autel sur lequel il la disait. J'ai parcouru toutes les pièces qui lui servaient de prison papale. Napoléon ignorait donc que mettre la main sur l'oint du Seigneur c'est attirer sur sa tête ses plus terribles malédictions. A dater de l'incarcération du Pape, les affaires de l'Empereur ne firent plus que déchoir. Le Pape n'est pas encore arrivé à Rome que déjà les armées alliées se précipitent sur la France. Paris est pris, Napoléon arrêté, forcé d'abdiquer la couronne impériale pour aller expirer d'enfer et de chagrin sur le rocher de St. Hélène.

Tu dois connaître, cher frère, l'homme du jour, puis-je dire le premier écrivain de l'époque, Chateaubriand. Cette célébrité de la France, cette suprême sommité littéraire, je l'ai vue. Que de simplicité dans ses manières, dans son langage ! Que d'affabilité dans sa conversation ! C'est un soleil à son déclin. Cet esprit jadis si brillant, aujourd'hui éteint par le poids des ans et épuisé par les travaux qui lui ont créé ses œuvres brillantes de lumière, dont l'éclat toujours vivace éclairera le monde dans tous les temps, est aujourd'hui penché sur le bord de la tombe ! L'auteur du génie du christianisme, des martyrs et de tant d'autres ouvrages, s'en va en Basse-Bretagne, dans sa patrie de naissance, où il a ordonné que ses restes mortels soient déposés après sa mort. A propos de mort, je viens d'apprendre que Monseigneur de Nancy n'est plus ! Cette nouvelle m'a fait peine ! ce n'était par avance un délire que de songer à la visite que j'allais avoir le bonheur de lui rendre, et voilà que mon espoir n'est plus qu'une illusion ! En un instant nous a été enlevé un père, un apôtre. La religion, qui souriait à l'entreprise si charitable de la Ste. Enfant, dont il est l'auteur, fait entendre le cri de la douleur, s'appitoyant sur la porte de ces milliers de petites créatures qui bien tôt, grâce aux soins et aux sollicitudes de celui dont elles déplorent la perte, allaient entrer dans son sein et partager ses caresses maternelles. Le Canada doit ressentir plus vivement que toute autre contrée la perte de ce digne évêque dont la charité n'avait pour bornes que celles du monde. A jamais il doit conserver gravés au fond du cœur son nom et le souvenir des bienfaits de toute espèce qu'il y a répandus avec tant de profusion. Demain, 26, j'assisterai à sa sépulture à laquelle j'ai été invité avec mon compagnon. Je me réserve à te donner quelques détails de cette triste cérémonie. Un jour que j'étais à prier dans la chapelle du St. et Immaculé Cœur de Marie, chapelle où s'obtiennent toutes les conversions dont les papiers ont tant de fois parlé, et où j'ai eu le bonheur de dire la sainte messe, voilà qu'à mes yeux se présente un compatriote, un confrère, un ami, M. Le Duc, curé de Batiscau. Il faut être voyageur en pays étranger et lointain pour concevoir tout ce qu'à d'agréable une rencontre de cette nature.

26 au soir. Il y a à peine trois quarts d'heure que je suis de retour de la sépulture de M. de Nancy. C'est à 10 heures qu'a été chanté son service ; multitude d'assistants de toutes classes, d'évêques, de prêtres, de comtes, de marquis, étalage de deuil, de tentures riches, mausolée superbe, chant beau mais d'une beauté morte, douleur peinte sur tous les visages, larmes abondantes, concours de veuves tenant un cierge à la main, veuves qui faisaient vivre le généreux évêque de Nancy, grand cortège se dirigeant vers sa grande et longue retraite ; tout, dans la triste cérémonie à laquelle je viens d'assister, a été marqué pour moi au coin du plus vif intérêt. Il n'est donc plus le digne évêque de Nancy ! La France fait par sa mort une perte immense ; c'était un homme qui semblait destiné à jouer plus tard un grand rôle sur le théâtre où se développeront tôt ou tard les destinées de sa patrie. Quant à moi, quoique étranger à Mgr. de Nancy, je partage les sentiments de ses parents ; sa mort, pour moi comme pour eux, est une vraie calamité. Aujourd'hui, 27,

j'ai rendu visite, à son coadjuteur, dans les mêmes appartements qu'habitait le digne évêque défunt ; cette visite a renouvelé bien des souvenirs amers. Le Canada a été le sujet de la conversation ; nous nous y sommes rappelés avec plaisir cette arène où il a tant de fois et avec tant de succès, de fatigues et de succès, combattu comme le valeureux athlète de la foi, les combats du Seigneur. Son vénérable coadjuteur accueillait avec une pieuse avidité toutes nos paroles, c'était un baume pour une âme aimante qui s'attache à tout ce qui peut adoucir le chagrin que lui cause la perte d'un père tendre et chéri. C'est dans cette visite que nous avons su que Monseigneur de Nancy est mort sans testament : il laisse une fortune d'environ £150,000, qui va aller grossir celle du Marquis de Janson, son frère. Sa mort a été pour lui comme elle l'est pour tous ; ainsi qu'il nous l'a si éloquemment prêché lui-même, vraiment subite ; elle l'a frappé à l'instant qu'il allait confier, à un notaire ses dispositions testamentaires. Cruelle mort ! d'un seul coup elle tue l'association de la Ste. Enfant et son auteur. Cette œuvre qu'on peut appeler l'œuvre de son cœur, a perdu en lui son plus fort, disons, son unique appui. Il lui avait gagné par l'onction de sa parole et par le feu de son zèle, bien des sympathies que sa mort va détruire. Elle avait encore besoin de lui pour se consolider, pour s'enraciner dans les esprits et les cœurs, et voilà qu'elle va périr au jour de sa naissance.

LE SCRUPULE BIEN RARE,

OU

LES HEUREUX FRUITS DE LA VERTU.

SUITE ET FIN.

— Je croirois volontiers ce que vous me dites, si je n'avais journellement sous les yeux des exemples d'ouvriers malades, languissants et ayant à peine la force de gagner leur journée.

— Oui, il y en a beaucoup comme cela ; mais si vous en retiriez d'abord tous ceux qui doivent leur mauvaise santé à la mauvaise conduite de leurs parents ; car il n'est malheureusement que trop vrai que les enfans souffrent des vices de leurs parents ; ensuite tous ceux qui laissent à leurs propres excès et qui se sont eux-mêmes ruinés le tempérament à force de débauches en tout genre, je vous réponds que vous en trouveriez le nombre bien diminué : aucune de ces deux causes n'ayant eu d'influence chez moi, j'ai constamment joui d'une santé qui serait plus commune, si la sagesse l'était davantage.

— Puisqu'il en est ainsi, et je le crois sans peine, pourquoy voulez-vous que Dieu vous punisse par des maladies du soin que vous prenez de lui obéir, en évitant toutes ces occasions que vous signalez et qui sont autant de graves péchés ? mais s'il ne vous a pas éprouvé par ce genre d'affliction, il vous aura sans doute éprouvé par quelque autre : dans le cours de votre longue vie, par exemple, il doit vous être arrivé plusieurs fois de ressentir la misère, soit par manque de travail, soit par la cherté des vivres, soit par toute autre cause.

— Oui, j'ai éprouvé tout cela plus d'une fois, mais j'en ai rarement souffert ; car, avec de l'ordre et surtout quand on a eu la chance d'attraper, en commençant, quelques bonnes années, on se fait des économies qui servent dans les mauvaises et vous mettent à l'abri de la misère. Il y a bien des malheureux qui ne meurent de faim pour une semaine passée sans travail, que parce qu'ils ont eu, toute la journée du lundi, avec l'excédent qu'ils n'avaient pu dépenser la veille, du produit de la semaine précédente : qu'ils se contentent de reposer le dimanche et qu'ils travaillent le lundi : cinquante fois par ans trois francs qu'ils ne dépenseront pas, et autant de fois trois francs qu'ils y gagneront, au bout de l'année ils auront cent écus qui leur serviront à passer sans souffrir bien des mauvais jours qui pourront venir par la suite, c'est ce que j'ai fait et c'est ce qui m'a évité d'être jamais véritablement dans la misère ; j'ai même pu amasser une petite somme que j'ai placée, et qui me permet de payer une pension à mon fils, de sorte que j'ai la consolation de ne pas lui être à charge dans mes vieux jours et de penser qu'après moi il jouira du fruit de mes économies.

— Et ce fils que vous aimez tant, ne vous a-t-il jamais donné de chagrin ?

— Lui, Monsieur ! Oh non, jamais ; j'ai toujours travaillé à en faire un bon chrétien ; pouvait-il être un mauvais fils ?

— Mais sa femme que vous n'aviez pas élevée ?

— C'est vrai ; mais je savais comment ses parents l'avaient élevée et comment elle se conduisait ; pour tout l'or du monde je n'aurais jamais voulu qu'il épousât une de ces fringantes dont on voit tant aujourd'hui, qui savent chanter de jolies chansons et qui ne savent pas dire leur *Pater* ; qui se soucient plus d'apprendre à danser que de connaître et remplir leurs devoirs, et qu'on rencontre partout, hors dans leur maison, le seul endroit qu'elles ne devraient pas quitter.

— Tous ces détails, lui dis-je, loin de vous effrayer, ne doivent que vous consoler ; la paix et le bonheur dont vous avez joui dans votre intérieur ; ont été le résultat nécessaire de la sagesse de votre conduite et de votre courage.